

Une semaine, un livre

N°374, 13 Septembre 2020

Louise Erdrich

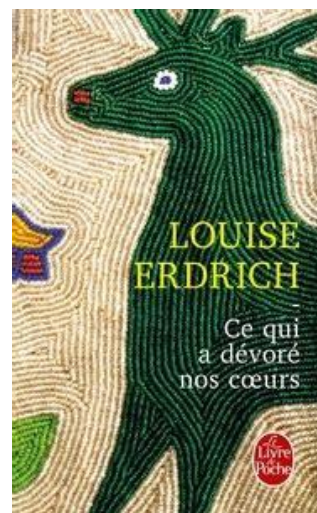
Ce qui a dévoré nos cœurs

The painted Drum

Traduit de l'américain par Isabelle Reinharez

2005, Albin Michel 2007, Le Livre de Poche 2010

344 pages



Une femme d'origine indienne, vivant d'un commerce de brocante avec sa mère, trouve un jour, dans un grenier plein d'objets d'art indien, un tambour peint. Fascinée par l'objet dont elle connaît la valeur, elle le dérobe dans le but de le rendre à ses propriétaires.

Le tambour est vieux. Il en a vu beaucoup et il a plein d'histoires à raconter... Suivant cette trame romanesque, Louise Erdrich continue d'explorer le monde amérindien. Comment les croyances et la réalité s'entremêlent, comment l'appartenance à une famille ou un peuple se transmet, comment la nature et les objets ont des rôles et des pouvoirs bien spécifiques ? Mais grâce à son approche combinant ethnologie, psychologie et politique, elle ne quitte pas pour autant la réalité contemporaine de la misère dans laquelle les Indiens sont souvent relégués.

Tous ses personnages sont captivants, dotés de belles personnalités et décrits en profondeur. Elle réussit à donner tout un panorama des sentiments et des émotions de ces Indiens, ballottés entre la modernité de l'Amérique et le poids, la richesse devrait-on dire, de leur passé. Comme dans ses autres romans, en particulier *La Chorale des maîtres bouchers* (une semaine un livre n°34), la question de l'origine et de l'appartenance à un peuple est fondamentale. Chacun de ses personnages s'interroge sur sa vie pour découvrir les clefs de son identité.

Louise Erdrich écrit avec un style complexe. Comme dans *Love Medicine* (n°95), elle change de narrateur et d'époque pour remonter les chemins qui mènent jusqu'aux origines du tambour. Rien de simple, rien de manichéen chez Louise Erdrich, le bien et le mal sont partout. Grâce à ses personnages complexes, comme dans *La malédiction des colombes* (n°25) et à l'entrecroisement de leurs histoires personnelles, elle creuse plus que jamais dans les couches profondes de l'âme indienne en utilisant sa propre expérience et sa grande connaissance des rites et des mentalités amérindiennes. Lire un roman de Louise Erdrich, c'est plonger dans la complexité des êtres humains et en ressortir convaincu de la valeur de la vie et de la force de la relation entre l'être humain et la nature.

.....

Louise Erdrich est née en 1954 dans le Minnesota. Sa mère est métisse Ojibwa et française et son père américain d'origine allemande. Elle grandit dans le Dakota du Nord où ses parents travaillent au Bureau des affaires indiennes. Après des études de lettres Dartmouth College puis à la Johns Hopkins University de Baltimore, elle se lance dans l'écriture et publie son premier roman (*Love Medicine*) en 1984. Elle a publié 17 romans et recueils de nouvelles, des livres pour enfants, des recueils de poésie et quelques essais.



Une semaine, un livre

Extraits :

Les corbeaux sont les oiseaux qui me manqueront le plus quand je mourrai. Si seulement les ténèbres dans lesquelles nous devons plonger notre regard étaient composées de la lumière noire de leur souple intelligence. Si seulement nous n'avions pas à mourir du tout. Mais plutôt à devenir des corbeaux. J'ai observé ces oiseaux avec tant d'attention que je sens leurs plumes noires pointer sous ma peau. Pour voler d'un arbre à l'autre, les corbeaux planent dans les airs, à la manière des aigles. Je plane ainsi dans le sommeil, entre une journée et la suivante. Quand nous sommes jeunes, nous croyons être la seule espèce qui vaille la peine d'être connue. Pourtant plus je connais les gens, plus j'aime les corbeaux. Si j'ai une pratique religieuse, c'est bien l'observation de ces oiseaux. Dans cette maison donnant à l'arrière sur un grand pré et une mare, je vis dans leur champ de vision et sur leur territoire.

.

Dès que l'on quitte les terrains défrichés, ou un sentier, ou une route, lorsqu'on sort d'un endroit taillé, labouré ou dessiné par un être humain pour passer dans les bois, il faut laisser derrière soi une partie de son être. C'est cette perte soudaine, me semble-t-il, davantage que la difficulté de marcher dans les broussailles, qui retient si fort les gens sur les sentiers. Dans les bois, il n'y a pas de droit chemin, pas de piste à suivre sinon la loi de ce qui pousse. Il faut laisser derrière soi l'idée que tout va droit. Regarder simplement autour de soi. Voilà comment sont les choses. De travers, tombées à terre, fendues à la racine. Ce qui pousse le mieux le fait aux dépens de ce qui est en dessous. Un bouleau blanc se nourrit de la pulpe d'un vieux sapin du Canada et soutient la vigne vierge qui l'étouffera peu à peu. Dans le bois mort d'un autre arbre, des champignons aussi noirs que des sabots du diable. Au-dessus de nous le dôme de verdure, de grands pins qui sifflent, frémissent et empêchent la lumière d'atteindre leurs propres branches basses.